

“Mémoires d’un escargot” d’Adam Elliot : un conte en pâte à modeler pétri d’humanité

L’orpheline sortira-t-elle un jour de sa coquille ? Ce film d’animation poignant, qui ne s’adresse pas aux enfants, porte haut son esthétique de la dépression.

TTTT Bravo



Grace Pudel, une tignasse terne, cachée par un éternel bonnet tricoté, sur lequel s’étirent de drôles d’antennes en hommage à ses bestioles préférées : les escargots.

Par **Cécile Mury** – [Publié le 14 janvier 2025](#)

Même parmi le vaste et excentrique peuple des marionnettes d’animation, la dénommée Grace Pudel est un cas à part. Un concentré d’humanité en pâte à modeler, la plus poignante et la plus douce des héroïnes marginales, bien au-delà du royaume de la stop motion (technique d’animation image par image) auquel elle appartient. Grace ne ressemble à personne d’autre, et certainement pas à son délicat prénom : les yeux tombants, cernés de suie, comme de grosses gouttes de pluie sale. Un bec-de-lièvre mal rafistolé à la naissance, un teint blafard, une silhouette trapue, perpétuellement accablée, ou gênée, ou les deux à la fois. Une tignasse terne, cachée par un éternel bonnet tricoté, sur lequel s’étirent, tels deux périscopes fragiles et timides, de drôles d’antennes en hommage à ses bestioles préférées, choyées, adorées, ses (presque) seuls amis dans ce monde impitoyable : les escargots.

Histoire, donc, d’une fille dans sa coquille. Sa vie déracinée et malmenée, elle entreprend dès la première séquence de la raconter à Sylvia, l’un des éminents spécimens de son fidèle élevage de gastéropodes, et l’unique interlocutrice à l’horizon. Non, Grace n’a pas toujours été seule comme un caillou. La voilà qui tente de reconstituer ses jours heureux (et néanmoins bizarres), quelque part en Australie, bien au chaud entre son frère jumeau, Gilbert (« *Holden Caulfield, Charlie Brown et James Dean dans le même garçon* »), et un père français, tétraplégique, alcoolique, ancien artiste de

rue, et réalisateur... de films en stop motion. « *L'enfance, c'est comme l'ivresse*, remarque-t-elle de cette voix rêveuse, un brin résignée, qui nous accompagne au long du film. *Tout le monde se souvient de ce que vous avez fait, sauf vous.* »

Une infinie tendresse pour les oubliés de l'existence

Cette mémoire, pourtant, est saturée de détails, presque grouillante. Elle compte des murs couverts de décorations insolites et de bave d'escargot, les attractions grinçantes d'une vieille fête foraine, tout un bric-à-brac surchargé, foisonnant, poétique, où l'humour et la fantaisie fusionnent avec une mélancolie poisseuse, une esthétique de la dépression. Couleurs sourdes et malades, bricolages inventifs et bancals, accumulation pathologique : on retrouve la vision caractéristique du cinéaste australien Adam Elliot, son infinie et cruelle tendresse pour tous les oubliés de l'existence, les invisibles, les infréquentables. Voir, entre autres exemples, cet ancien juge déchu, devenu sans-abri parce qu'il se masturbait en plein tribunal... C'est pourtant lui qui offre à Grace son premier escargot.

Comme dans l'extraordinaire [Mary et Max](#), son précédent long métrage, en 2009, le cinéaste réserve les pires épreuves à ses précieux paumés. Déjà orphelins de mère (elle est morte en couches), Grace et Gilbert perdent soudain leur père et sont placés en famille d'accueil à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. Elle, chez un improbable couple d'échangistes accros à la méthode Coué et au développement personnel. Lui, dans une exploitation de pommes tenue par des fous de Dieu, qui confondent éducation et élevage sectaire. Leur correspondance – qui fait étrangement écho à celle de Mary et Max – est le fil rouge du récit, la ligne d'espoir ténue traversant tout le film.



Isolement, chagrin... Le réalisateur de « Mary et Max » n'épargne pas ses personnages.

Et la vie de Grace continue, du moins elle se traîne, en équilibre fragile au-dessus d'un abîme de solitude, à l'exception de quelques rares rencontres plus ou moins gratifiantes. Ici encore se déploie le talent de l'auteur pour « modeler » des personnages hyper expressifs, à la fois cocasses, pathétiques et étrangement justes. Ainsi cet amant inattendu, prince charmant moustachu, fétichiste et adepte du *kinsugi*, art japonais de la réparation des objets. Ou encore l'unique copine humaine, Pinky (« Petit-Doigt »), vieille dame indigne aux immenses lunettes rouges – seule touche de couleur vive dans un camaïeu de spleen terreux. Les souvenirs héroïques de cette dernière, dont une partie de ping-pong avec Fidel Castro et une carrière de danseuse exotique à Barcelone, se diluent peu à peu dans les limbes de la maladie d'Alzheimer...

Cristal du meilleur long métrage au dernier festival d'Annecy, ce film d'animation, on l'aura compris, ne s'adresse pas aux jeunes enfants. La métaphore filée de la coquille d'escargot est limpide : friable mais fiable protection contre la violence du monde, maison sur le dos évoquant la tentation du repli sur soi, mais symbole, aussi, d'autonomie chèrement gagnée et de résilience. Sur une musique doucement élégiaque de la compositrice Elena Kats-Chernin, se déploie un conte à la fois très réaliste et un peu hors du temps, rempli d'ogres miteux, d'enfants perdus et de princesses déglinguées. C'est une affaire de deuil, d'isolement et d'indicible chagrin – parfois, « *les larmes ne coulent pas, elles ont trop peur* », dit joliment Grace –, mais aussi de puissance imaginaire et d'espoir. Le cinéaste est peut-être aussi lent qu'un colimaçon pour nous offrir ses chefs-d'œuvre (seulement deux films en quinze ans !), il n'en est

pas moins fulgurant dans sa capacité à nous émouvoir et à rester, comme peu d'autres, dans nos « mémoires d'escargots ».

Adam Elliot, un destin animé

Mais qui est donc Adam Elliot, ce génie hautement singulier ?

L'homme est né dans la banlieue de Melbourne, Australie, en 1972, et le récit de ses origines ressemble au scénario farfelu de l'un des films : son père exerça, paraît-il, tour à tour les métiers peu banals de clown-acrobate et d'éleveur de crevettes. Une des références pour les « clayographies », biographies en pâte à modeler (« clay », en anglais) que son entourage inspire à Elliot depuis 1996 ? Auteur de sept films (dont deux longs métrages, *Mary et Max* et ce *Mémoires d'un escargot*, qui lui valurent, l'un et l'autre, la récompense suprême du festival d'Annecy), gagnant de l'Oscar du meilleur court métrage pour le très insolite *Harvie Krumpet* en 2004, il est déjà, à 53 ans, une légende vivante du cinéma d'animation mondial.